

# dial

## diffusion de l'information sur l'Amérique latine

43 TER, RUE DE LA GLACIÈRE - 75013 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 43.36.93.13  
FAX (1) 43.31.19.83  
CCP 1248.74-N PARIS - Du mardi au vendredi de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h 30

Hebdomadaire - n° 1556 - 17 janvier 1991 - 20 F

D 1556 BRÉSIL: LA LOI DE LA JUNGLE AU QUOTIDIEN

### LA FAMILLE CANUTO

#### ou comment les tueurs à gages en suppriment les mâles les uns après les autres

Au Brésil des propriétaires terriens de l'intérieur il ne fait pas bon être président du Syndicat des travailleurs ruraux, candidat aux élections municipales et membre du Parti communiste.

A Rio Maria, "petite ville" de far-west d'une quinzaine de milliers d'habitants dans le sud de l'Etat du Pará, João Canuto a payé ces titres de sa vie quand il a été froidement abattu en pleine rue le 18 décembre 1985.

Le récit commence donc ici avec sa mort, portée à la connaissance de l'opinion mondiale par *Amnesty International* à travers une campagne de lettres à sa veuve, Mme Geraldina de Oliveira. Le récit se poursuit avec les menaces de mort périodiques contre les fils et les gendres de João Canuto, en attendant que les tueurs à gages passent à nouveau à l'action le 22 avril 1990. Bilan: deux fils Canuto abattus, le troisième se sauvant par miracle de la boucherie. Il raconte. Quant aux gendres et aux femmes de la famille, ils furent les tueurs... Jusqu'à quand? Les enquêtes policières et judiciaires, quant à elles, s'enlisent quand elles ne se perdent pas.

Le tout se passe dans un contexte de batailles pour la possession de la terre entre petits paysans et grands exploitants, dans un climat de violences quotidiennes, d'assassinats périodiques de paysans, de travail esclavagiste dans certains domaines et de cimetières clandestins de péons abattus...

Le narrateur de cette étrange saga n'est pas n'importe qui. C'est le curé de Rio Maria. Il s'appelle Ricardo Rezende. Il est très connu au ministère de la justice et à celui de l'intérieur à Brasília, où ses rapports s'accumulent au long des ans. En vain. Avant d'être curé de Rio Maria, Ricardo avait travaillé onze années durant dans la Commission pastorale de la terre de Conceição do Araguaia. C'est dire qu'il connaît bien les problèmes des paysans de la région. Et Dieu sait qu'ils sont lourds! Parce qu'il voulait "souffler un peu", il a demandé un poste de curé. Las!...

Depuis qu'il a été nommé à Rio Maria, le Père Ricardo Rezende tient son journal. A lire ces pages et ces pages quotidiennes où se mêlent les épisodes tendres ou cocasses d'une vie de curé "de l'intérieur" et les horreurs d'une société régie par la plus authentique loi de la jungle, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer chez le narrateur et la foule des petites gens qu'il met en scène: leur aptitude à survivre dans un tel univers ou leur courage à poursuivre inlassablement la recherche de la vérité sur les exactions dont ils sont les victimes ou les témoins.

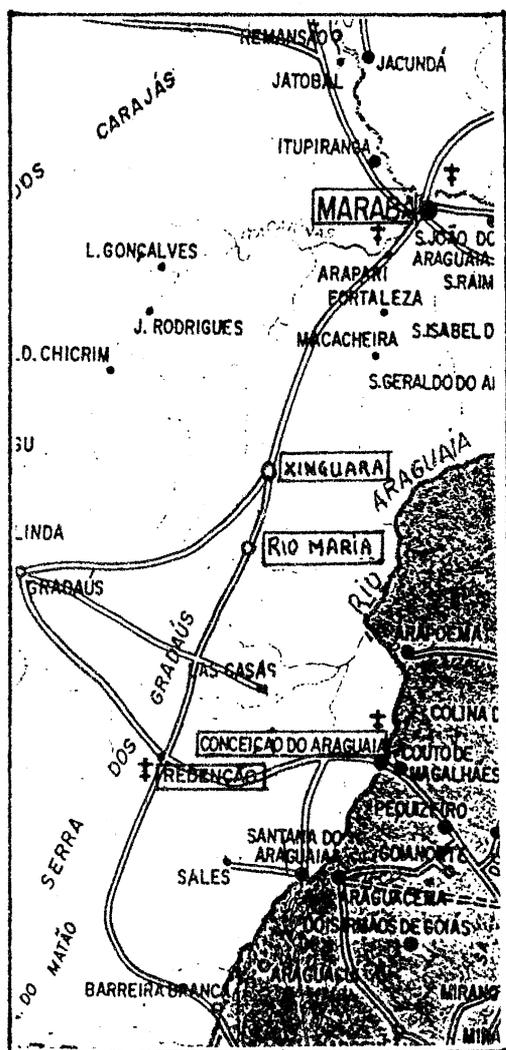
A défaut de pouvoir porter à la connaissance du lecteur francophone la totalité du journal de Ricardo, nous en extrayons les passages concernant l'histoire de la famille Canuto. Avec une précision nécessaire: l'épilogue de cette histoire n'a pas encore été écrit. Les tueurs à gages et leurs commanditaires, en effet, n'ont pas encore daigné faire savoir leurs intentions définitives.

Peut-on cependant espérer d'eux un semblant d'humanité qui leur ferait laisser enfin en paix cette famille, ou du moins ce qu'il en reste?

Note DIAL

## PRÉCISIONS UTILES

### SUR LA LOCALISATION DES ÉVÉNEMENTS



### SUR LA FAMILLE CANUTO

João Canuto, le père de famille,  
né le 1er janvier 1936,  
(assassiné le 18 décembre 1985)

Geraldina Pereira de Oliveira, sa femme,  
née le 11 juin 1936

#### Leurs enfants

- 1) Maria Aparecida, née le 24 février 1960,  
mariée à Sérafim (menacé de mort),  
cinq enfants âgés de 11 ans à 1 an
- 2) José Canuto, né le 9 juin 1962,  
(assassiné le 22 avril 1990),  
marié à Maria Melo de Oliveira,  
deux enfants âgés de 5 et 3 ans
- 3) Orlando Canuto, né le 31 mars 1967,  
(échappé vivant de la tuerie de ses  
deux frères),  
marié à Leila Aniceto Barbosa,  
sans enfants
- 4) Luzia, née le 4 août 1968, institutrice,  
mariée à Carlos Cabral (menacé de mort),  
une fille de 3 ans
- 5) Paulo Canuto, né le 28 juin 1970,  
célibataire (assassiné le 22 avril 1990)
- 6) Marcial Canuto, né le 6 avril 1973,  
célibataire

#### AUTRES NOMS FRÉQUEMMENT CITÉS

Exedito Ribeiro de Souza, président du Syndicat  
des travailleurs ruraux après l'assassinat  
de João Canuto

Messias Moreira, commerçant, membre du conseil  
paroissial de Rio Maria

Isaí, frère de Messias

Pedro das Neves, curé de Xinguara

Lourdes, religieuse de Rio Maria

Paulo Fonteles, avocat des petits paysans, ancien  
député (assassiné le 1er mai 1987)

Tião Aranha, maire de la ville de Rio Maria

Adilson Laranjeira, ancien maire

Mme Aldenita, soeur d'Adilson Laranjeira

Mme Eunice, substitut du procureur à Rio Maria

Pedro Vieira, commissaire de police de Rio Maria

Ribamar, tueur à gages,  
assassin présumé de João Canuto

Aprigio, tueur à gages,  
assassin présumé des fils Canuto

CPT: Commission pastorale de la terre

**JOURNAL DE RICARDO**  
**curé de Rio Maria (Etat du Pará)**  
**EXTRAITS**

**PAR MANIÈRE D'OUVERTURE**

J'ai travaillé onze années à Conceição do Araguaia. Une longue période de présence quotidienne dans la pastorale de la terre. Avec un lieu d'accueil et de conseil pour les travailleurs ruraux du diocèse.

Me voilà maintenant en partance pour Rio Maria avec, au coeur, la douleur de la séparation. On se laisse prendre aux amis, au travail. On s'habitue au fleuve Araguaia si beau dans ses courbes et ses couleurs. On s'acclimate au jardin et à ses recoins, aux arbres, aux tableaux sur les murs, aux livres sur les rayonnages...

Cette étagère, précisément, elle est pour moi présence d'un ami très cher de Rio Maria, João Canuto. Un ami que je ne reverrai plus. Un ami parti trop tôt. Alors que nous venions de changer de maison, en décembre 1979, il nous manquait une pièce pour les livres. C'est alors que passèrent à Conceição do Araguaia Jéuino et João, deux habitants de Rio Maria. Je leur demandai de fabriquer une étagère. Ils n'étaient pas menuisiers. La technique qu'ils maîtrisaient c'était le travail des champs, comme paysans depuis bien des saisons. Nous sommes allés dans une scierie pour acheter des planches et ils nous firent le travail.

Aujourd'hui João Canuto nous a quittés mais il reste présence vivante dans ces planches. Dans toute la maison. Il a trouvé le gîte chez nous plusieurs fois. Je le vois encore assis sur la chaise, les bras allongés sur la table, en train de bavarder. A mon ordination en 1980, il était de la procession d'offertoire, portant avec Petit-Monsieur, avec Manoel-le-Bègue et avec tant d'autres les outils des champs et les fruits de la terre. Paulo Fonteles était là aussi. Tous les quatre célèbrent aujourd'hui dans le face à face avec Dieu. Tous les quatre sont morts de mort violente. Cruelle. Ils ont été froidement assassinés par les hommes de main du grand domaine.

João était un juste.

Il mesurait 1 m 70. Un peu plus peut-être. Maigre. Des lunettes sur le nez, la moustache et quelques rides. Une voix calme. Posée. Je ne l'ai jamais vu en colère. La voix de quelqu'un qui n'était pas pressé. La bataille était toute sa vie. Il savait attendre calmement.

Il avait été pendant des années animateur de communauté dans le quartier pauvre de Vila Nova, à Rio Maria. Il avait découvert, alors qu'il était pourchassé, la nécessité de la lutte organisée. L'exigence de changements au titre du royaume de Dieu. Il a été élu président du Syndicat des travailleurs ruraux de la commune. Une section syndicale qu'il avait d'ailleurs lui-même contribué à mettre sur pied. Il s'est présenté aux élections municipales en 1982. Paysan démuné de tout, il a fait campagne sans voiture, sans argent, quasiment sans moyens de propagande électorale. Il partait tôt de sa case couverte en feuilles de palmier - sol de terre battue, fosse d'aisances rudimentaire dans le jardin, sans eau courante - et il gagnait le coeur du peuple en s'enfonçant de plus en plus dans les couches sociales les plus exploitées de la région. La campagne électorale prenait corps. Elle prenait substance. Un pilote, aujourd'hui membre de l'Union démocratique rurale, lui avait donné une bicyclette. Expedito, l'actuel président du syndicat, en avait reçu une lui aussi. Ils allaient tous les deux, tels drapeaux déployés, par les routes du sertão, par les sentiers des forêts, par les grimpées et les ruelles, en soulevant d'espoir

Les gens victimes de la vie. La campagne avait été impressionnante. Les propriétaires terriens et ceux de la ville commencèrent à s'inquiéter et prirent la décision d'empêcher la victoire de João Canuto. Les paysans ont une certitude: il avait gagné aux voix mais perdu au dépouillement. C'est le représentant des propriétaires terriens qui devint maire: Adilson Laranjeira.

João Canuto, en raison de sa combativité, avait reçu des menaces de mort. Celles-ci s'intensifièrent à partir de 1985. Au point qu'il se vit contraint de déposer plainte au commissariat de police. Il alla même jusqu'aux autorités supérieures à Belém. En vain...

Mercredi 18 décembre 1985.

Le président du syndicat, bien que menacé, se rend dans la partie haute de la ville en saluant les gens. Il passe près du vieux cimetière et rentre chez lui pour le repas de midi.

Depuis le début de la matinée les tueurs sont en bas, dans la rue du bordel. A 9 H, un homme grand et maigre, teint basané clair, casquette bleue, chemise rayée, vient s'adosser au mur du bar Dragon de la Mer. Il essaye d'engager la conversation avec Maria de Fátima âgée de 23 ans. Il s'accroupit sur ses talons.

- T'es mariée?

- Oui.

Il se tourne vers Nedina, la compagne de Maria:

- Et toi?

Elle aussi était mariée. Il s'en désintéresse. Cela peut compliquer les choses. Il demande:

- T'as de la gnôle à vendre?

- Non, rien que des jus de fruits.

Maria de Lourdes, originaire du Maranhão, célibataire, 26 ans, sert au bar de M. Geraldo Pereira quand, à 11 H 30, entrent deux hommes qu'elle ne connaît pas. L'un est le même qui avait échangé quelques mots avec Maria de Fátima et Nedina. L'autre est petit, de peau brune, les cheveux plaqués, en pantalon beige et chemise blanche. Ils demandent deux bières. Maria de Lourdes les sert. L'un se place au coin du comptoir tandis que l'autre s'y adosse un peu plus loin, tourné vers la rue. Elle note que tous deux sont tendus, nerveux, comme s'ils s'attendaient à quelque chose. Un des deux hommes se rend continuellement sur la porte pour regarder dehors comme s'il attendait quelqu'un. Ils demandent deux autres bières. N'y tenant plus, Maria de Lourdes leur demande:

- Vous avez l'air soucieux. Vous attendez quelqu'un?

Le plus grand:

- On attend la voiture de la Compagnie d'électricité. Si ça se trouve, le chauffeur ne s'est pas réveillé et il est en retard...

Ils paient les bières et s'en vont. Maria de Lourdes penche la tête par la porte pour voir où ils vont. Ils se dirigent vers le cimetière. Ils s'asseyent par terre quelques minutes puis reviennent au bar.

- T'as du whisky de pauvre?

Elle les sert. Ils remettant ça à quatre reprises. Ils retournent dans la rue où ils restent une trentaine de minutes. Le grand revient au bar demander du feu pour allumer sa cigarette. C'est alors que celui qui était resté dehors appelle son camarade dans l'excitation: Ils partent rapidement en direction du cimetière, le grand devant, le petit derrière.

Maria de Lourdes, de plus en plus curieuse, les suit du regard depuis la porte du bar. Elle voit João Canuto, le président du syndicat, qui descend la rue, suivi d'une habitante du quartier.

Au moment où João croise le premier homme, celui-ci lève le bras comme s'il voulait le saluer. En réalité c'est un revolver qu'il tient à la main et avec lequel il fait feu à bout portant. Maria de Lourdes, épouvantée, entend trois coups de feu. João tombe à terre. Le deuxième homme met un genou en terre et tire à plusieurs reprises sur le corps du syndicaliste jusqu'à épuisement du chargeur. Alors que João Greca leur crie de ne pas faire ça, les tueurs se sauvent à toutes jambes et disparaissent derrière le cimetière...

## UN ASSASSINAT QUI FAIT DU BRUIT DANS LE MONDE

Vendredi 20 janvier 1989

Beaucoup de lettres sont arrivées de France. La destinataire est toujours la même: "Madame Geraldina Pereira de Oliveira, veuve de João Canuto". Elles arrivent à l'adresse de la boîte postale de la paroisse.

Avec Batista le séminariste et avec Semente nous sommes allés lui porter son courrier. Elle m'a dit en avoir reçu d'autres mais ne pas savoir ce qu'il y a dedans. Les lettres sont toutes en français. Ni elle ni ses enfants et les voisins ne peuvent les lire. Avec sa permission j'ouvre les enveloppes et je traduis les lettres. Elles sont envoyées par des membres d'*Amnesty International*. Les unes sont rapides, courtes. D'autres, plus longues. Toutes expriment la solidarité et l'amitié. Dans celles que j'ai apportées, j'en trouve une en portugais et deux en espagnol.

Le commissaire de police en a reçu lui aussi quelques-unes pour demander des informations sur le déroulement de l'enquête policière concernant l'assassinat du syndicaliste.

Hier j'ai appelé au téléphone Conceição do Araguaia, la ville où la Commission pastorale de la terre (CPT) de la région a son bureau. C'est comme ça que j'ai appris qu'un envoyé du maire était venu au bureau de la CPT pour demander des informations sur les paysans assassinés. Le maire avait reçu des lettres d'*Amnesty* sur la question. D'où sa demande. Le bureau de la CPT a également eu la visite du procureur. Celui-ci avait reçu une lettre du ministère de la justice recherchant des données sur les assassinats liés aux questions foncières. Au palais de justice ils ne savaient rien!

Mme Maria revient de la poste. Elle apporte encore trente-trois lettres de France pour Mme Geraldina.

Vendredi 27 janvier 1989

Je suis passé à la poste. Mme Geraldina a reçu encore une trentaine de lettres de France et une d'Australie. La lettre d'Australie porte au dos un cachet du Chili. Mais d'après le timbre elle a été postée en Australie.

Mercredi 5 avril 1989

Je me suis arrêté chez Mme Geraldina. Elle m'a expliqué qu'à cause des gens peu sûrs, elle répond toujours à l'inconnu qui lui demande des nouvelles de ses fils: "Ils ne sont pas là" même s'ils sont à la maison.

- Est-ce que vous savez où ils sont?
- J'en sais rien, répond-elle systématiquement.

J'ai donné à Mme Geraldina les dernières lettres reçues d'Europe, ainsi qu'un exemplaire des deux brochures d'*Amnesty* sur le problème de la violence et de l'impunité en rural. Elle me demande de l'aider car elle veut remercier les gens qui lui ont écrit. Je me suis mis à sa disposition.

Dimanche 9 avril 1989

Me voici de nouveau à Rio Maria (1).

Avant la messe de 19 H 30 j'ai été présenté par Mme Aldenita aux deux nouvelles substituts du procureur. L'une prend son poste à Xinguara, l'autre à Rio Maria. Deux circonscriptions judiciaires seront ouvertes dans ces communes.

Pendant l'homélie, j'ai évoqué la présence des deux substituts et j'ai souhaité qu'elles collaborent à l'instauration d'une vraie justice, et d'une époque moins marquée par la violence. Il faut que les crimes soient éclaircis et les coupables punis, ai-je ajouté.

La Soeur Lourdes me parle d'un conflit de terres impliquant Vantuil et d'autres paysans. Vantuil aurait reçu une lettre manuscrite anonyme. Deux histoires ont été colportées:

- 1) c'est moi qui aurais écrit la lettre;
- 2) c'est moi qui aurais poussé les paysans à occuper les terres.

Et je n'étais pas là! Je me trouvais à Juiz de Fora pour une troisième opération chirurgicale. On doit me croire doué du don de bilocation. Et croire aussi que les paysans sont de parfaits ingénus qui obéiraient à quelqu'un qui les commanderait.

Une nouvelle version circule maintenant: ce n'est pas Ricardo qui a rédigé la lettre, c'est Luzia Canuto, la fille de João Canuto et femme de Carlos.

Jeudi 13 avril 1989

Un des fils de Mme Geraldina est venu chercher les lettres envoyées par *Amnesty*. Je lui en ai remis deux d'Australie, quinze d'Italie, vingt-trois de France, une d'Allemagne et deux du Portugal. En tout quarante-trois.

Lundi 1er mai 1989

A Luzia Canuto, qui est institutrice, j'ai transmis dix-sept lettres d'*Amnesty*. En plus de France, ça arrive d'Italie et de Norvège.

Mardi 30 mai 1989

A Conceição do Araguaia, je me suis rendu au siège de la Commission pastorale de la terre. Dans le cahier du téléphone j'ai lu que l'ambassade des Etats-Unis avait téléphoné le 16 mai. Les membres du Congrès et des organisations nord-américaines étaient préoccupés par le climat de violence en rural et par les violences de mort ici au Brésil. L'employée qui a téléphoné voulait des informations précises sur la Soeur Rita, d'Arapoema, et sur moi. Guaracy, qui a répondu, lui a expliqué que les menaces les plus sérieuses ont eu lieu en 1987, mais que vu le climat tendu dans la région j'étais toujours considéré comme menacé.

Alisson, d'*Amnesty International*, a téléphoné de Londres. Elle voulait savoir comment j'allais. Elle avait reçu ma lettre où je lui parlais des lettres que recevait Mme Geraldina. Elle a demandé s'il y avait du nouveau, si les autorités avaient pris des mesures pour la poursuite de l'enquête, si les lettres ne ravivaient pas les blessures de la veuve, si la campagne de soutien et de pression était positive.

Lundi 12 juin 1989

Encore des lettres pour Mme Geraldina: six de France et huit d'Italie.

---

[1] Le P. Ricardo avait eu un très grave accident d'automobile qui l'a contraint à subir successivement plusieurs opérations chirurgicales (NdT).

Lundi 26 juin 1989

J'étais assis à l'extérieur près de la cuisine, chez X. Sa femme a servi le café. Les enfants s'amusaient. J'ai demandé des nouvelles de Ribamar (2), si on l'avait arrêté. X. m'a répondu que non et qu'il continuait à téléphoner à beaucoup de gens. C'est ainsi qu'il avait parlé avec M. Raimundo, avoué, dont il est le *compadre* (3), et avec les trafiquants de voitures volées.

"Ribamar est protégé. Après avoir tué João Canuto, il est resté caché six mois dans l'île de Bananal. Puis il est revenu dans la région sans être inquiété." X. m'a assuré avoir entendu dire qu'un homme politique important de Rio Maria et un groupe d'une vingtaine d'hommes sont derrière la mort de João Canuto.

J'ai aussi appris que J.L., propriétaire d'un magasin de voitures d'occasion, est le chef du gang des voitures volées dans la région. Ce n'est pas un hasard si on a découvert dans la poche de Sebastião (4) un papier avec les différents numéros de téléphone de ce J.L. C'est le docteur Sérgio qui a trouvé ce papier au moment du certificat de décès.

Mardi 27 juin 1989

J'ai trouvé sur ma table deux lettres pour que je les traduise: une en anglais et l'autre en français. Ce sont des lettres de membres d'*Amnesty International* en provenance du Canada et de France, adressées au commissaire de police de Rio Maria. Elles parlent des menaces de mort reçues par l'avocat Paulo Fonteles, le syndicaliste João Canuto et le député Ademir Andrade. Elles constatent que les deux premiers ont été tués; elles demandent des nouvelles sur la marche de l'enquête policière et si elle a déjà été transmise à la justice.

Ces lettres doivent préoccuper beaucoup de gens.

### ARRESTATION D'ORLANDO ET DE CARLOS

Samedi 8 juillet 1989

Je sors acheter du pain. Je suis surpris de voir à cette heure matinale, près de l'église, les fils et les neveux de João Canuto ainsi qu'Expedito (5). J'étais pressé à cause de l'heure de la messe, mais je m'arrête quand même et je les salue. J'apprends de leur bouche qu'hier soir, à 11 H, la police avait arrêté Carlos Cabral Pereira, gendre de João Canuto, et Orlando Canuto Pereira, fils de João Canuto. Les policiers les ont arrêtés sans mandat et de nuit. Le commissaire de police prétend qu'ils sont accusés de la mort d'un homme à Braguinha, il y a deux ou trois mois. Il n'a pas donné le nom de ce mort. On suppose que c'était un paysan du domaine Canaan devenu tueur aux ordres du propriétaire. Il avait attaqué un petit paysan mais il avait eu le dessous. Carlos a un lot de terre dans cette région. Orlando, non. Il n'en a jamais eu.

Je célèbre la messe, l'esprit préoccupé par les deux prisonniers. La messe terminée, je me rends au commissariat où je réussis à leur parler. Ils ont grimpé à la fenêtre et nous, de l'extérieur, nous échangeons quelques phrases. Je me suis offert à les aider.

Avec Luzia, la femme de Carlos, nous sommes allés voir Mme Eunice, substitut du procureur. Elle habite chez Mme Aldenita, soeur de M. Laranjeira, ancien maire de

(2) Assassin présumé de João Canuto (NdT).

(3) Littéralement "compère". Liens de parrainage qui ont force de liens parentaux (NdT).

(4) Tueur à gages et voleur de voitures, arrêté le 17/6/89 après l'assassinat d'un couple de personnes âgées, et lynché à mort par la population de Rio Maria (NdT).

(5) Président du syndicat rural, en remplacement de João Canuto après son assassinat (NdT).

Rio Maria. Nous avons été reçus par Mme Aldenita qui a appelé la substitut puis est partie dans la pièce à côté. Nous avons exposé à Mme Eunice les irrégularités des arrestations. Elle nous a écoutés en silence. Puis elle nous a dit de nous adresser au commissaire de police et de lui faire savoir qu'il devait venir la voir. Je lui ai demandé avec insistance qu'elle y aille personnellement: j'étais en voiture, je pouvais l'emmener. Mais je n'ai pas réussi à la convaincre. Je lui ai alors demandé de mettre par écrit son message pour le commissaire de police. Elle s'est rendue dans sa chambre puis est revenue en déclarant qu'elle n'avait pas de papier pour écrire. Elle a finalement résolu de venir avec nous au commissariat. Le commissaire était absent mais il arriva bien vite. Elle nous avait déclaré auparavant que les prisonniers seraient entendus et aussitôt remis en liberté. Elle et le commissaire ont pénétré à l'intérieur des locaux tandis que nous attendions. A son retour, après une conversation, elle m'a dispensé de la ramener parce qu'elle rentrait chez elle dans une voiture de la police.

Le soir, avant la messe de 19 H 30, j'ai appris qu'Orlando et Carlos étaient toujours en prison. Je fais appeler Luzia au commissariat pour qu'elle vienne à l'église parce que j'ai aperçu dans l'église Mme Aldenita et la substitut du procureur. Après la messe, je retrouve Luzia et les frères de Carlos. Malheureusement Mme Eunice avait déjà quitté l'église. Je décide de parler au commissaire. Il me reçoit poliment, en présence de Carlos qui était en train de faire sa déposition: "Monsieur le commissaire, je suis venu vous parler de ce jeune homme, Carlos, et de son beau-frère Orlando. Ils n'ont pas été arrêtés en flagrant délit. Il n'y a pas de mandat d'arrêt justifiant leur arrestation. Ils sont connus. On sait où ils habitent. Ils ont de bons antécédents. Ils n'ont jamais été condamnés en justice. Vous devez les remettre en liberté."

Dans la matinée, alors qu'on attendait au commissariat l'arrivée du commissaire, j'avais parlé avec la substitut sur le flagrant délit. Je lui ai demandé pourquoi ce jeune homme de l'Assemblée de Dieu (6) avait été arrêté. Parce que, m'avait-elle répondu, il s'était spontanément présenté. Alors, avais-je répondu, n'est-ce pas là une raison de le remettre en liberté? Ou alors, s'il restait en prison, n'était-ce pas parce qu'il s'était présenté avant la fin du délai de vingt-quatre heures prévu pour la garde à vue? La substitut m'avait répondu que le délai du flagrant délit n'était pas très défini: par exemple, si la police était à la poursuite d'un fuyard, elle n'avait pas à en être à une heure près. J'ai exprimé ma surprise: il devait y avoir une jurisprudence sur ce point, sinon c'était laisser les choses à l'arbitraire du commissaire qui pourrait, deux mois après un crime, mettre quelqu'un en prison pour flagrant délit. Les choses devraient être clarifiées pour préserver les droits des citoyens. J'en ai conclu que la substitut voulait faire croire que Carlos et Orlando avaient été arrêtés en flagrant délit.

Et voilà qu'à son tour le commissaire de police avait la même conception élastique. Il a finalement reculé en disant qu'il comprenait mes arguments, mais qu'il lui fallait attendre l'arrivée du juge pour en décider. J'ai à nouveau insisté sur l'illégalité de la procédure: "Ils doivent être remis en liberté car leur arrestation n'est pas légale, même si le juge ne vient que demain." Le commissaire de police a déclaré qu'après avoir interrogé Carlos, il irait voir la substitut du procureur. Je suis parti après lui avoir répété que j'espérais voir les deux dormir chez moi le soir.

Je me suis arrêté devant les barreaux. Orlando était en colère. Il demandait qu'on lui apporte un matelas pour lui tout seul et des vêtements propres: "Prendre une douche et ne pas changer d'habits c'est comme d'aller chier et ne pas se torcher le cul!" Il était de mauvaise humeur, ce qui se comprenait. Le commissariat est étroit, les prisonniers sont entassés, il fait très chaud et les matelas sont en nombre insuffisant.

---

[6] Une dénomination du pentecôtisme d'origine protestante [NdT].



Derrière Orlando, deux prisonniers me regardaient. Il y en avait un, sans doute un évangélique, avec une bible à la main.

Je fais part à Orlando de ma conversation avec le commissaire et je lui dis que je me rends chez la substitut du procureur. J'invite Luzia et José Ricardo, un frère de Carlos à venir avec moi chez Mme Eunice. Celle-ci est surprise:

- Nous ne venons pas demander des privilèges. Nous venons exiger la justice. L'emprisonnement d'Orlando et de Carlos est illégal.

- Des accusations pèsent sur eux, argumente-t-elle, et s'ils sont libérés ils se sauveront...

- Madame, il n'y a pas flagrant délit, pas de mandat d'arrêt, leur domicile est connu et il est habituel. Même si, par hypothèse, ils avaient commis un ou plusieurs crimes, ils ont le droit d'être entendus en prévenus libres. Si demain quelqu'un va trouver le commissaire de police pour m'accuser d'avoir commis un crime, cela ne donne pas au commissaire le droit de me mettre en prison. C'est une atteinte à la nouvelle Constitution qui vient d'être promulguée.

Mme Eunice ne semble pas convaincue. Je reprends:

- Plusieurs pays se sont mobilisés pour exiger la vérité sur l'assassinat de João Canuto, et voilà qu'on arrête son fils et son gendre! C'est un scandale. Pendant que des tueurs à gages se promènent dans Rio Maria, d'honnêtes paysans sont arrêtés!

Luzia fait remarquer à la substitut que c'est ce même commissaire qui avait déjà arrêté son père en 1984. Et quand celui-ci a été assassiné, le commissaire n'a pas arrêté les tueurs parce qu'il n'avait pas de mandat d'arrêt. Carlos savait où les tueurs s'étaient cachés mais la police avait refusé d'y aller.

J'argumente à mon tour:

- Avec ce que dit Luzia, le commissaire de police est dans l'obligation d'ouvrir l'enquête. Les tueurs courent toujours. Et Neto (7), qui avait été arrêté, a étrangement été remis en liberté.

- Beaucoup d'affaires portent sur les problèmes de terres, réplique la substitut. Il y a beaucoup de gens qui envahissent des terres...

- C'est évident qu'il y a beaucoup de problèmes de possession de la terre. Mais dans le cas présent, ce sont deux poids deux mesures. Combien il y a eu de paysans emprisonnés ces dernières années? Des centaines. Et les tueurs à gages des cent-cinquante paysans assassinés de mai 1980 jusqu'à aujourd'hui?... Et les enquêtes policières sur ces assassinats? Aucun tueur n'a été condamné à ce jour. Il y a deux poids deux mesures dans la justice, Madame...

La maîtresse de maison, Mme Aldenita, apporte des jus de fruit. Elle dit être amie du Frère Leonardo Boff. J'ajoute que moi aussi j'ai beaucoup d'amitié pour lui.

Mme Eunice me demande:

- Quand est-ce que les charismatiques se réunissent?

- Mercredi.

- Le soir?

- Oui.

Elle m'explique qu'elle fait partie des charismatiques de Belém.

Avant de quitter les deux femmes, je relance l'affaire des prisonniers:

- J'espère que la justice sera respectée, que la loi sera appliquée. Au nom du droit, de la justice. Au nom de Dieu aussi, le juge des juges... et des procureurs, Madame. Les deux prisonniers doivent dormir chez eux ce soir même.

Dimanche 9 juillet 1989

Hier, Carlos Cabral et Orlando Canuto ont été remis en liberté. Ils ont dormi chez eux.

---

[7] Surnom de Manoel Barbosa Milhomem, tueur à gages très connu dans la région (NdT).

## Mardi 11 juillet 1989

Je suis allé avec un ami chez Mme Geraldina, dans sa nouvelle maison toute en planches. Carlos était là. Il s'est chargé de téléphoner au bureau de la Commission pastorale de la terre (CPT) de Conceição do Araguaia. Nous allons essayer d'obtenir que Me Nonato, avocat d'Imperatriz qui a aidé la CPT, dépose une demande d'habeas-corpus préventif pour Carlos et Orlando.

## Lundi 25 septembre 1989

Le juge a concédé l'habeas-corpus en faveur de Carlos et d'Orlando.

## Jeudi 2 novembre 1989 - Jour des morts

A 8 H du matin, messe au vieux cimetière. Le garçon qui m'aide met en place une batterie et branche la sonorisation. La célébration a lieu sous un arbre. Beaucoup de gens autour de la table qui sert d'autel. Le cimetière n'a pas été sarclé mais l'herbe a quand même été fauchée. C'est mieux que l'année dernière.

Juste avant la messe, un vieux monsieur me touche l'épaule:

- Mon Père, pour qui dois-je voter?

- Voyez la liste des candidats et choisissez celui qui défend le mieux le peuple qui souffre.

- Non, mon Père. Ça n'avance à rien. Je voudrais savoir qui vous pensez qui peut nous aider le mieux.

Je lui dis de venir chez moi pour continuer la conversation, en lui expliquant que l'endroit et le moment ne conviennent guère.

Dans l'après-midi, à 16 H, la messe est au nouveau cimetière. La foule est venue à pied, en camion, à bicyclette, en voiture. Beaucoup de gens autour des tombes. Des fleurs et des bougies partout. Dans un coin, à gauche, j'entends des voix de femmes qui prient à voix haute. Je m'approche. Il y a trois dames à genoux qui chantent pieusement le chapelet. Deux hommes sont là aussi. Je passe lentement entre les centaines de sépultures qui portent elles aussi la marque des différences sociales. Les unes sont en terre, parfois avec une croix rustique. D'autres sont en ciment, ou en matériau plus noble, avec des statues, la photo du mort, des fleurs en plastique. Je me rends sur la tombe de João Canuto. J'y rencontre Carlos, José Ricardo et un autre homme. Ils sont en train d'allumer des bougies. Je continue mon pèlerinage.

Nous commençons la messe sous un chaud soleil. Je m'abrite à l'ombre de la jeep Toyota. Les gens se regroupent autour. Iran fait les commentaires et Rosimar lance les cantiques. Pendant la célébration nous faisons allusion à la situation permanente des morts prématurées: les nouveaux-nés, les accidents du travail ou de la circulation, et surtout les assassinats. Nous parlons de l'urgence de mettre un terme à la violence contre les pauvres.

## Lundi 13 novembre 1989

Carlos Cabral est dans une situation délicate. Sa vie est sérieusement en danger. Des tueurs ont rôdé autour de chez lui. Il risque à tout moment un coup de feu. Il sait qu'il doit toujours être sur ses gardes.

Nous sommes allés chez lui avec des journalistes. Il était en train de se doucher dans la cabane au fond du jardin. Comme presque partout il n'y a pas de douche à l'intérieur. Il revient avec une serviette de bain enroulée autour des reins, avec le fusil de chasse à la main. Nous parlons un moment avec lui. Il sait ce qu'il risque mais il veut rester en ville. Il projette même d'aller au dépouillement des urnes après les élections. Nous essayons de le convaincre de ne pas y aller.

## ENLÈVEMENT DES TROIS FRÈRES CANUTO

Dimanche 22 avril 1990

J'ai célébré la messe à Vila Nova. Le pain et le vin consacrés corps et sang du Seigneur devant les yeux, j'ai prié pour les morts. J'ai prié spécialement pour João Canuto qui a habité tant d'années dans ce quartier et qui y est tombé traîtreusement de mort violente.

Puis je suis descendu au centre ville où j'ai célébré une messe à l'église principale. Après la messe, au presbytère, j'étais en train de bavarder avec deux catéchistes quand sont entrés, tendus et nerveux, Roberto et sa femme, Luzia et Marcial Canuto. Ils m'ont appelé à part. Nous sommes entrés au secrétariat:

- Nous avons une nouvelle très grave. Une voiture Volkswagen Gol avec quatre hommes à bord s'est arrêtée devant la maison de José. Les quatre hommes en sont sortis et ont enlevé José, Paulo et Orlando (8). On a été parler au commissaire de police. Il n'est au courant de rien. On lui a dit que les hommes se sont présentés comme policiers de la police fédérale.

- Quand est-ce que ça s'est passé?

- Il y a une demi-heure.

Je regarde ma montre. Il est 9 H du soir. Que faire? Ils sont terrorisés. J'imagine le pire. J'ai peur pour la vie des trois fils de João Canuto. Il faut réfléchir à toute vitesse. Comment aider les trois disparus? A qui s'adresser dans ce cas-là? Je propose, malgré mes doutes quant à l'efficacité: "Allons trouver le juge et la substitut du procureur."

Ils acceptent. J'explique aux deux catéchistes avec qui je parlais qu'il s'agit d'une affaire très grave. Je m'excuse auprès d'elles. Je ferme la porte de chez moi et je sors en boitant. Depuis quelques jours une douleur au genou me gêne pour marcher. Voilà au moins dix ans que ça me prend périodiquement et que ça s'en va comme c'est venu. Malheureusement je suis dans la mauvaise période. Et avec ça je n'ai pas de voiture. La Soeur Lourdes l'a prise pour aller à Marabá en pèlerinage sur la tombe de la Soeur Adelaïde Molinari qui a été assassinée par un tueur à gages. Je ne vais pas aller bien loin comme ça. La solution c'est d'emprunter une voiture. Mais à qui? Tout le monde ici a peur... Personne ne tient à se mêler de ce genre d'affaire. Je vais chez Messías (9). Je l'appelle du dehors. Il tourne la clé et ouvre sa porte. Sa femme et ses fils viennent écouter ce que j'ai à lui dire. Je lui explique rapidement l'affaire et je lui demande sa voiture. J'aurais voulu que Belmar, un de ses fils, prenne le volant. Messías veut bien me prêter sa voiture mais refuse que son garçon aille avec nous.

Nous entrons dans la Volkswagen rouge et nous partons chez le juge. La voiture du juge est dans le garage et la lumière est allumée dans la maison. Nous appelons. Silence. Nous appelons une deuxième fois. Pas de réponse. Nous quittons les lieux et nous nous rendons chez l'ancien maire chez qui habite aussi la substitut du procureur. Je ne savais pas où c'était. On me l'indique. J'arrête la voiture devant un haut mur, avec une porte blindée. La maison est bien protégée. On dirait un bunker. Des chiens énormes traversent le jardin en aboyant. Nous appuyons sur la sonnette. La porte s'ouvre. C'est l'ancien maire qui nous reçoit torse nu. Avec bienveillance il s'excuse de sa tenue et nous fait entrer chez lui:

- C'est une visite rapide, Monsieur Laranjeira, nous avons besoin de parler à la substitut.

- Elle est à Belém. D'ailleurs elle n'habite plus avec nous. Elle réside à l'hôtel Mogno. Je vais essayer de savoir où elle est.

---

(8) Ce sont trois fils de João Canuto [NdT].

(9) Membre du conseil paroissial [NdT].

Et avant que nous ayons ouvert la bouche, il part dans la pièce voisine. J'ai eu un coup au coeur quand il m'a dit qu'elle n'habitait plus ici. Tomber directement dans l'ancre du lion! Et sans nécessité... Notre homme tarde. Nous sommes très tendus. Je n'y tiens plus. Je me rends dans la pièce où il est en train de téléphoner. Je l'entends qui dit: "L'affaire est sérieuse. Le curé est ici..."

Il me passe le combiné. A l'autre bout c'est Messías Peixoto, le maire-adjoint. Je lui dis:

- Il faut faire vite.
- Mais que pouvons-nous faire?
- Téléphonnez à la police de Redenção et de Xinguara. Il faut qu'elle établisse des contrôles, qu'elle fasse des barrages, qu'elle arrête les voitures qui passent. La famille s'est adressée au commissaire Pedro Vieira qui a répondu qu'il n'avait pas de voiture, et qu'il ne pouvait donc rien faire.

J'ai raccroché le téléphone sans l'espoir que quelque chose soit fait: le maire n'était pas là. Nous disons au revoir.

- Mon Père, pourquoi ne demandez-vous pas deux soldats pour aller avec vous?

J'écoute sans rien dire, en pensant en moi-même: Serait-ce une menace? Il continue:

- En ville l'insécurité est générale.

En sortant dans le jardin, nous guettons les chiens avec crainte. Il s'en aperçoit, retient un des chiens et commande l'autre. Nous pouvons passer.

Nous décidons d'aller à Vila Nova pour obtenir davantage d'informations et pour trouver des témoins. José Ricardo, le frère de Carlos, et un autre viennent avec nous à l'hôtel Mogno pour vérifier si la substitut s'y trouve. Elle nous reçoit, nous écoute et fait appeler le commissaire.

Alors qu'il est en route, je retourne dans le quartier de Vila Nova pour avoir d'autres détails sur l'enlèvement. Mais les gens, par peur, ne veulent rien dire. Nous avons besoin de savoir si quelqu'un avait relevé le numéro de la plaque minéralogique, la couleur de la voiture, les éventuelles inscriptions sur les gilets pare-balles utilisés par deux des ravisseurs.

Je retourne à l'hôtel. Je commence à me faire du souci pour la Volkswagen que je n'ai pas encore rendue à Messías. Il doit s'arracher les cheveux. Je me lève. Je vais lui rendre la voiture puis je reviens, me dis-je en moi-même. Je sors donc et, à ma grande surprise, je tombe sur Messías qui est là devant l'hôtel. Il est accompagné de son frère, José Antonio. Tous deux sont terrorisés:

- Rio Maria, c'est trop dangereux, on n'est plus en sécurité, me dit-il. Alors qu'on est là en train de parler, on peut être enlevés. J'en ai parlé à José Antonio: dès que je peux, je me tire d'ici. On vit dans la peur. Comme si on était des prisonniers...

- Ils ont été assassinés, ça c'est sûr, ajoute dans un souffle José Antonio. Mais c'est pas la police fédérale.

Soeur Lourdes arrive avec la Toyota et s'arrête près de nous. Elle vient de Marabá. Elle est fatiguée du voyage; elle reste perplexe quand on lui apprend la nouvelle de l'enlèvement d'Orlando, de José et de Paulo.

Roberto prend un taxi collectif et part avec José Ricardo à Xinguara, tandis que nous laissons Luzia à Vila Nova. Les gens sont dans la rue, malgré l'heure tardive. Quelqu'un s'approche et nous dit: "J'ai vu la voiture. Il faisait sombre. J'ai pas pu voir exactement la couleur. Elle était grise ou bleu foncé."

J'ai trouvé la remarque intéressante. Cela voulait peut-être dire que les gens commençaient à dominer leur peur et qu'ils allaient donner des détails. Je stationne

la voiture et je descends. Soeur Lourdes fait de même. Un jeune homme, assis sur les talons dos au mur d'une maison, commente:

- J'ai vu la voiture des bandits qui a monté et descendu la rue toute la journée. Ils ont dû consommer un ou deux pleins d'essence. Ils étaient cinq. Deux avaient un gilet pare-balles de la police fédérale.

- Tu as vu s'il y avait quelque chose d'écrit dans le dos des gilets?

- Oui, il y avait quelque chose d'écrit, mais j'ai pas réussi à lire. Il faisait sombre.

Si c'est la police, les trois frères risquent d'être encore vivants. Mais je ne crois pas qu'il s'agisse d'une opération officielle. Tout indique qu'il s'agit des tueurs qui sont passés à l'action pour Ronan et Brás (10). C'est la même voiture Volkswagen Gol qu'on retrouve dans les deux cas. Il est 11 H du soir. Que faire de plus? Je vais essayer de téléphoner à Belém ou à Brasília. Peut-être que Jerônimo, de la CPT, parviendrait à parler avec la police fédérale? Ou alors Memélia? Je téléphone au Père Chico Gouriou qui habite Redenção. Je lui raconte l'histoire et lui fais part de mes craintes. Lui aussi pense que ce sont les mêmes tueurs à gages.

### ORLANDO LE MIRACULÉ

Lundi 23 avril 1990

Je me suis couché tard dans la nuit.

Et si ces tueurs décidaient de pénétrer au presbytère? Je suis tout seul. La maison est isolée. Je ne suis pas armé. Même si j'avais une arme, elle ne me serait guère utile. Je n'en ai jamais utilisé et je n'ai pas du tout envie de m'en servir, même pour me défendre.

3 H du matin. Je n'ai pas encore fermé l'oeil. Je pense aux trois frères. Je suis inquiet devant un tel climat de violence. Je me lève de mon lit, je prends mon matelas de mousse, mes draps, et je sors de la maison dans l'obscurité. Je traverse la cour de l'église pour aller me réfugier dans la salle de catéchisme attenante à l'église. Cela me rassure un peu. S'ils pénètrent dans le presbytère, ils ne me trouveront pas. Je somnole jusqu'à 5 H 30. Je retourne alors au presbytère, je prends ma douche, je me rase.

A 6 H 30 le téléphone sonne:

- Père Ricardo?...

Je reconnais la voix de Mme Irene, la soeur d'Ilmario.

- Un oncle à moi est arrivé de Xinguara et m'a parlé d'un homme blessé par balles. Vous pouvez venir?

- C'est un fils de João Canuto?

- Oui, me répond-elle, surprise de ma question. Elle n'était peut-être pas au courant de l'enlèvement de l'autre nuit.

Je prends la voiture et je sors rapidement. Elle m'attend devant sa porte. Son oncle est assis dans la salle d'entrée. Il semble nerveux:

- J'ai vu Orlando blessé. Je l'ai rencontré à la station-service Sapucaia. Il a reçu des balles et il ne sait pas si ses frères sont encore vivants.

- A combien de kilomètres de Xinguara?

M. Rafael m'explique que c'était à trente kilomètres de Xinguara et qu'Orlando lui avait demandé de m'avertir. Je lui dis que je vais transmettre la nouvelle à la famille puis que je vais aller le plus tôt possible à la station-service Sapucaia, à

---

[10] Deux mécaniciens automobiles assassinés le 3 avril 1990, pour des problèmes de terre [NdT].

l'entrée de Marabá. Tendu il me demande:

- C'est pas dangereux?

- Si.

- Alors, avant que vous y alliez, repassez par ici, j'irai avec vous.

Je sors rapidement pour aller à la recherche de Luzia et de Roberto. Ils ne sont pas là. Ils sont déjà partis pour le centre-ville. J'y descends à mon tour. Je m'arrête à la station-service São Miguel pour faire le plein d'essence de la Toyota.

Maria Amélia m'appelle:

- Ricardo, toi et le Père Pedro das Neves vous devez faire très attention. Surtout Pedro.

Qu'est-ce que je dois faire? Y aller tout seul? Est-ce dangereux? Risqué? Mais qui va avoir le courage de m'accompagner? Je vais voir Isaí. Je lui raconte l'affaire. Il ne s'offre pas de m'accompagner. Alors je préfère ne pas l'inviter à venir. Il vaut mieux le préserver. Je vais ensuite voir Messías. Lui non plus ne s'offre pas de m'accompagner. Je n'avais pas d'autre alternative: je me rends au poste de police militaire et je parle au sergent. Il me demande de repasser dans un moment parce qu'il n'y avait là que lui et un autre soldat.

En passant devant la maison du maire, j'aperçois Luzia (11), Marcial, Roberto, José Ricardo (12) et Valdério. Je les mets au courant des derniers événements. Ils se chargent d'obtenir une ambulance de la mairie. Revenu au poste de police, je dis avec impatience:

- Sergent, le maire a autorisé la sortie d'une ambulance. Il faut que nous y allions immédiatement. Venez avec le soldat, ça suffira.

Il est d'accord. Nous partons. Nous faisons un arrêt chez le Père Pedro das Neves. Je lui avais téléphoné pour lui dire qu'Orlando était vivant et que je l'invitais à venir avec nous. Il n'avait pas de voiture mais il m'avait dit qu'il allait en chercher une. En vain. Nous prenons la route goudronnée en direction de Marabá. A Marabá je quitte le goudron pour entrer à la station-service, à droite de la route. C'est là que s'était caché Orlando, d'après les explications de M. Rafael. Je me suis alors rappelé que j'aurais dû passer chez Irene avant de venir, mais j'avais oublié. Cependant elle se trouvait déjà à la station-service, près de sa voiture blanche: "Orlando a été emmené à Xinguara. Le conseiller municipal José Bamburrado qui a une propriété dans le coin l'a vu et l'a conduit en ville en déclarant qu'il allait demander au maire de Xinguara de le faire hospitaliser."

Luzia lui demande:

- La blessure est grave?

- Oui, répond-elle en pleurant.

Je fais une proposition: "Etant donné qu'Orlando est maintenant soigné, nous devons nous préoccuper de ses deux frères." Et je demande aux gens qui se trouvent près du bar:

- Est-ce que vous savez où sont les deux frères? Orlando vous a-t-il dit quelque chose?

- Il a dit que la fusillade a eu lieu à l'entrée du chemin du domaine Rio Vermelho, au croisement du Pontão. A 11 km d'ici.

Le sergent entend boire un café et ne pas se mêler de l'affaire. Sa place était à droite du chauffeur. A l'arrière Luzia, José Ricardo et le soldat. Nous attendons avec impatience que le sergent ait bu son café... Nous reprenons la route. Tout en roulant je critique sérieusement la connivence et la complicité de la police dans ce crime. Le sergent, indifférent, ne répond rien. Et il reste encore plus indifférent devant mes accents de révolte face à un gouvernement qui n'enquête jamais, qui ne punit jamais. Je regarde Luzia dans le rétroviseur intérieur, car nous allons bientôt arriver sur les lieux de la fusillade: "Luzia, il faut te préparer au pire..."

---

[11] Fille de João Genuto, soeur des trois disparus [NdT]. [12] Beau-frère de Luzia [NdT].

En approchant du croisement, nous apercevons deux soldats de la police militaire. Nous arrêtons la voiture pour leur demander où sont les deux frères:

- Les corps sont là-bas, près des amandiers. A côté des barbelés. A droite, répond l'un d'eux, le bras tendu dans la direction.

Je vois Luzia qui se remet à pleurer. Nous nous arrêtons près des cadavres. Je me retourne dans la voiture et je lui prends les mains en essayant de la remonter. Elle se calme un peu. Elle veut voir ses frères morts.

Nous sortons du véhicule. Nous voyons les deux corps étendus tout près de la clôture. Les soldats cherchent par terre les douilles de 38 et de 9 m/m. Beaucoup de sang sur le bord de la route. Un tong, là, tout seul. Les corps jetés un peu plus loin, séparément. Je vois Paulo, 19 ans, étendu sur le ventre, le visage caché dans l'herbe, en short. Le corps de José, 27 ans, parallèlement à la route, tout près des barbelés séparant la pâture et la route. L'herbe s'est ouverte pour recevoir le corps transpercé de nombreuses balles, étendu sur le dos, ses yeux noirs ouverts, la tête au soleil, la chemise ouverte laissant voir les filets de sang à partir des impacts de balles. Le pantalon est taché de sang et transpercé à la hauteur du pli de l'aîne gauche. Son visage me rappelle celui de Jésus après sa mort dans la statuette des vieilles églises. Ces statues qu'on porte dans les processions du Seigneur-mort le Vendredi-Saint. Ce visage m'impressionne beaucoup. Il me rappelle aussi les photos de Ché Guevara aperçues dans des revues. La barbe fine sculpte son visage maigre. Les yeux fixes. Le sang partout. Les marques des menottes aux poignets, les chairs déchirées jusqu'à l'os. Tout cela est terriblement impressionnant.

Nous restons muets pendant quelques instants. Luzia sanglote. Un des soldats redit une deuxième fois qu'elle n'aurait pas dû venir. Un silence. Personne ne répond.

Deux voitures arrivent du domaine Rio Vermelho par le chemin de terre et s'arrêtent. La police nous explique qu'avant d'emmener les corps il faut prendre des photos. Nous demandons au chauffeur de l'ambulance d'aller à Marabá pour ramener un photographe. Pendant ce temps-là nous décidons d'aller à Xinguara pour vérifier la situation d'Orlando. Entre Marabá et Xinguara nous croisons une voiture avec plaque d'immatriculation blanche (13). Le chauffeur nous fait signe d'arrêter. C'est la voiture de la mairie. Le conseiller municipal Sebastiãozinho Vieira, du Parti socialiste brésilien (PSB), est à l'intérieur. Il a appris la chose et vient donc aux informations.

Où trouver Orlando? Le mieux est d'aller voir le maire de Xinguara. La secrétaire nous introduit dans son bureau: "Le jeune homme est dans mon hôpital. Il ne court aucun danger. La balle dans le ventre n'a touché aucun organe vital. Le plus grave, c'est le bras. Mais il est maintenant soigné. C'est un problème avec le domaine Suaçui. Par mesure de sécurité j'ai mis un soldat de garde près de lui."

J'insiste pour qu'il double la sécurité. Un seul soldat n'est pas une garantie suffisante pour Orlando dans une telle situation. S'il y avait des cartouches de 6m/m c'est parce qu'il y avait dans cette histoire une mitrailleuse... Le maire ne répond pas.

Nous sortons de son bureau, retournons à la Toyota et partons en direction de l'hôpital Santa Luzia. Nous y entrons sans difficulté. Peut-être parce que nous étions avec des soldats. Nous suivons un couloir. Nous tournons à droite. Au fond à gauche c'est la chambre où se trouve Orlando. Je marche en tête. Il me voit, me sourit et nous nous serrons fortement les mains. Un moment heureux dans un drame d'une extrême tension. Quelle joie de voir qu'il est vivant! Par quel miracle a-t-il bien pu s'en sortir?

- Tu viens de renaître, lui dis-je en souriant.

- Je viens de renaître, je suis vivant...

---

[13] Véhicule de l'administration [NdT].

Sa soeur entre dans la chambre et lui prend les mains. Elle se met à pleurer. Lui, il a le visage rouge d'émotion. Va-t-il pleurer à son tour? Va-t-il retenir ses larmes? Plus tard, il racontera à Newton Miranda qu'il n'arrivait pas à laisser voir sur son visage l'immense douleur qui l'habitait, qu'il n'arrivait même pas à pleurer.

La chambre se remplit. Plusieurs policiers, nous, les personnes qui se trouvaient dans la voiture de la mairie, le Père Pedro das Neves. La responsable des entrées finit par s'énerver. Elle demande que seuls restent le prêtre et quelqu'un de la famille. Après que tout se soit calmé et que le monde des présents ait diminué, je m'assieds près d'Orlando. Il est torse nu, un pansement au côté droit du ventre et un autre au bras droit. C'est la même balle qui a traversé le ventre et atteint le bras. Il souffre.

- Comment ça s'est passé?

- Ils sont arrivés à la maison en disant qu'ils étaient de la police fédérale. Ils nous ont pris. Ils m'ont passé les menottes aux poignets derrière le dos. Paulo et José ont été attachés l'un à l'autre. Ils m'ont jeté dans la voiture, et ensuite mes deux frères. Ils ont dit qu'on partait pour Marabá. Pendant le voyage ils nous ont interrogés: "Combien que vous en avez tué?" On répondait: "Aucun". Ils insistaient. Ils nous ont demandé si on était avec ceux qui avaient occupé des terres près de Rendção. On a répondu que non. C'est évident qu'ils parlaient du domaine Suaçuí. "Vous y étiez", qu'ils disaient. Alors j'ai répondu que j'avais été arrêté pour cette accusation et qu'il avait été prouvé devant la justice que je n'avais rien à voir avec ce conflit de terres. Ils ont ensuite beaucoup parlé de la mort de Brás (cf. note 10): "Vous êtes au courant de la mort de Brás, du mécanicien?" On a menti en répondant qu'on ignorait qu'il était mort. Ils ne nous ont pas crus. Et ils ont dit que c'était la police fédérale qui les avait tués. En fait je sais que c'est eux qui ont tué Brás puisqu'ils ont dit qu'ils étaient de la police fédérale. Oui, c'est eux. Ils m'ont demandé si j'avais un beau-frère. J'ai dit que oui. Ils m'ont demandé son nom. Je savais qu'ils voulaient que je leur donne le nom de Carlos (14). Mais j'ai donné le nom du *compadre* (cf. note 3) Sérafim (15), celui qui travaille dans le domaine Canaan. Après, j'ai regretté d'avoir cité son nom. J'aurais dû en inventer un. Ils ont dit alors qu'ils allaient prendre Exedito, Carlos et Sérafim. Ils nous disaient de ne pas s'en faire, qu'il ne nous arriverait rien, qu'on allait à Marabá. Ils avaient une mitraillette, un 7,65 et trois ~~balle~~-P 38. On est passé à Xinguara. Avant Marabá la voiture est restée bloquée. Une roue s'était coincée entre deux planches du pont. Ils nous ont fait sortir de la voiture et ils ont obligé mes frères, qui avaient chacun une main libre, à pousser la Volkswagen Gol.

Une femme qui se trouvait dans la chambre s'approche du lit et lui dit:

- Vous auriez dû retourner la voiture.  
- Une voiture c'est lourd, ça ne se retourne pas comme ça, lui répond Orlando.  
- Est-ce que c'était pas le moment de vous sauver?  
- Ils nous auraient tué sur le champ. Il valait mieux pousser pour sortir la voiture de l'ornière. Il n'y aurait pas de problème.

Je lui demande la couleur de la Volkswagen:

- Gris. Je crois que c'était gris. Par une nuit sans lune on n'y voit pas grand' chose... on a repris la route. On est passé à la station. L'un d'eux a dit, quand on est arrivé à l'entrée de Pontão: "Arrêtons là pour pisser un coup." Je savais qu'ils allaient nous tuer à cet endroit là, à ce moment-là. Ils descendent de voiture et en tirent mes frères. J'étais le dernier à sortir. Ils me donnent un grand coup sur la tête.

- Avec une arme?

- Non, avec la main. Le chauffeur m'a tiré dessus. Je me suis lancé tête baissée contre lui et contre l'autre qui allait tirer. Puis je me suis mis à courir, je me

[14] Mari de Luzia Canuto [NdT].

[15] Beau-frère d'Orlando [NdT].



suis glissé sous les barbelés et j'ai traversé la pâture. J'entendais les coups de feu qui éclataient derrière moi, les balles qui sifflaient sur le côté et qui tombaient devant. J'ai couru soixante ou soixante-dix mètres avant de tomber. C'est difficile de se relever quand on a les bras ligotés dans le dos. Je suis resté sans bouger dans l'herbe haute. Les coups de feu n'arrêtaient pas. Je sais pas si c'était sur moi qu'ils tiraient, ou si c'était sur mes frères. J'ai repéré des buissons, là, devant moi. "Si j'y arrive, ils ne m'auront pas", que je me suis dit. Voilà qu'ils remettent le moteur de la voiture en marche. Ils restent à l'arrêt quelques minutes, avec le moteur qui tourne. Ils prennent ensuite la direction de Marabá. Mais ils reviennent aussitôt. Ils arrêtent la voiture, ouvrent les portières, les claquent et s'en vont pour de bon.

Un des soldats entre dans la conversation:

- Ils sont revenus pour récupérer les menottes. Ils avaient dû les oublier et ils sont revenus les prendre.

- Je suis resté caché un bon moment. J'avais peur qu'ils reviennent. Vers 11 h 30 du soir je me suis dirigé vers une maison qui fait face au carrefour, à trois cents mètres du lieu du crime. Je demande que quelqu'un de la famille aille au bord de la route faire du stop pour moi. Je pouvais pas lever les bras puisqu'ils étaient attachés dans le dos. Les gens ont eu peur en me voyant. Mais ils ont proposé d'essayer de couper la chaîne. Ils l'ont sciée et j'ai eu les bras libres. Il était minuit. Je suis parti à pied en direction de Xinguara par les broussailles, avec beaucoup de difficulté. J'avais peur qu'ils me rattrapent. J'avais soif et j'avais rien à boire. Je pouvais faire une hémorragie. A 3 H du matin j'arrivais à la station-service Sapucaia où je me suis caché.

Je lui demande:

- Décris-moi les hommes qui vous ont enlevés.

- Le chauffeur qui m'a tiré dessus a dans les trente à trente-cinq ans. Le teint basané clair. Un costaud. Je peux rien dire de ses cheveux car il portait une casquette. L'autre est pareil: basané clair, trente à trente-cinq ans, mais plus petit. Ce devaient être des frères. Le troisième ressemble au soldat Mané, maigre, de taille moyenne, le teint basané, dans les quarante ans; mais il était plus jeune, dans les vingt-cinq à trente ans. Peut-être un peu plus grand. Le quatrième porte la barbe et la moustache, aux longs poils clairsemés; il est plus fin, le teint basané clair, dans les vingt-cinq ans.

- Orlando, tu n'es pas en sécurité ici. Est-ce que ça ne serait pas mieux si tu allais dans une autre ville? Belém, par exemple. A moins que tu préfères Goiânia?

- J'aime mieux Goiânia, ma femme est de là.

- Je vais à Brasília mardi. Si tu veux aller à Goiânia, je peux t'emmener. Je viens te chercher en voiture. On va à Conceição. Là on prend l'avion. Penses-y et fais-moi savoir ce que tu as décidé.

Le Père Pedro das Neves lui apporte des habits: chemise, pantalon et slip. J'en profite pour demander à Pedro tout ce qui est nécessaire. S'il doit acheter des médicaments et autre chose, qu'il fasse les dépenses; on demandera le remboursement à la Commission pastorale de la terre.

Pendant que nous causions, l'ambulance est arrivée avec les deux corps pour l'autopsie. Nous décidons d'aller à Rio Maria pour s'occuper des cercueils, de l'enterrement, et pour téléphoner à Belém et à Conceição do Araguaia. Orlando demande à José Ricardo, son beau-frère, de rester près de lui. Nous sommes évidemment d'accord. Mais un soldat dit que non, qu'il ne peut pas, que c'est dangereux. Je lui déclare nettement: "Si, il va rester. Il est de la famille et Orlando a besoin de lui. Avec José Ricardo ici, ça ne sera pas moins sûr que maintenant. Au contraire." Le soldat ne répond rien.

Nous retournons à Rio Maria, en passant d'abord chez moi. Il fallait informer Jerônimo, de la Commission pastorale de la terre Nord II, et l'équipe de Conceição do Araguaia. Luzia me donne des renseignements plus complets sur ses frères. J'apprends ainsi que les trois sont originaires de l'Etat de Goiás, de Campestre: José est né le 9 juin 1962 et il a deux enfants; Paulo est du 28 juin 1970.

Je demande à Jerônimo de transmettre les informations que je lui donne aux groupes de Belém qui suivent les questions de démocratie et de droits de l'homme. Je lui demande aussi d'envoyer des rélex au secrétaire d'Etat à la sécurité publique, au gouverneur de l'Etat et au ministre de la justice pour exiger qu'ils prennent des mesures.

Pendant que je téléphone voici qu'entre le commissaire Pedro Vieira. Il m'avait aperçu du dehors et c'est pour ça qu'il venait. J'ai raccroché le téléphone pour lui demander ce qu'il voulait. Il veut le nom des victimes. Je fais signe à Luzia de lui donner les renseignements nécessaires. Après que tous deux soient passés dans la pièce voisine, je reprends le téléphone. Le commissaire revient après avoir pris note de ce qui l'intéressait, ce qui m'oblige d'interrompre à nouveau la communication téléphonique avec Jerônimo. Il demande:

- Est-ce qu'Orlando a parlé du domaine Suaçuí?
- Oui. Il pense que ce sont les propriétaires de ce domaine qui sont derrière cette affaire.
- Je vais les faire inculper et ouvrir une enquête.

Le commissaire de police me remercie et me dit qu'il reviendra me voir plus tard.

Les corps des deux victimes ont été emmenés à l'hôpital de l'Etat. Soeur Lourdes, le vieux Dosa et d'autres compagnons ont donné un coup de main.

Je reçois plusieurs coups de téléphone de Belém. On m'apprend que deux avionnettes vont arriver; à leur bord, les députés d'Etat Valdir Ganzer, Raimundo Marques (suppléant) et Ronaldo Barata, du Parti de la sociale-démocratie brésilienne (PSDB), la conseillère municipale Socorro; Newton Miranda, du Parti communiste du Brésil (PCdoB); Me Antônio Fonteles, frère de Paulo Fonteles (16). Ils ont prévu de remmener Orlando à Belém.

Mme Geraldina Canuto est arrivée de Canaan. Elle est effondrée, en pleurs. Avec Roberto, Olga et les professeurs du collège de Rio Maria nous nous rendons chez elle dans le quartier de Vila Nova. Peu après notre arrivée chez la mère de José et de Paulo, le docteur Enrico et sa femme arrivent à leur tour pour lui donner des soins.

L'enterrement est prévu à 6 H ce soir. Je reçois encore des coups de téléphone de Belém pour me demander d'attendre l'arrivée de nouveaux groupes de gens et de ne pas commencer l'enterrement avant qu'ils soient là.

Mercredi 25 avril 1990

Avant-hier, les gens ont commencé à remplir l'église vers 5 H de l'après-midi. Je craignais un gros retard des avionnettes. La nuit n'attend pas et enterrer les deux hommes dans l'obscurité du cimetière, sans éclairage, ça ne me semblait pas prudent. Isaí m'avait fait passer un message: un homme venait de lui téléphoner pour m'avertir de faire attention. Cet homme n'avait pas voulu dire qui il était. Il a déclaré être un de mes amis. Et si c'était un ennemi?

C'est vers 6 H du soir que les deux corps ont été amenés à l'église. Tout le monde voulait les voir. Les gens se sont bousculés autour des cercueils, les adultes comme les enfants. Il a fallu que nous organisions une file pour que tous les gens puissent passer près des cercueils et laisser la place aux autres.

[16] Avocat du syndicat des travailleurs ruraux, ancien député, assassiné le 1er mai 1987 dans le même Etat (NDT).

La célébration religieuse n'a pu commencer qu'ensuite. Au moment de l'homélie, j'ai parlé du temps de la justice qui ne se manifeste pas, du temps de la paix qui ne vient pas. J'ai commenté la mort des deux frères, en rappelant aussi la mort de Brás et de Ronan et en évoquant la tragédie permanente qui est celle des familles de Rio Maria: "Il y a une spirale de la violence qui ne fait que s'amplifier. Paulo et José en sont les dernières victimes en date: Paulo, le chercheur de pierres précieuses, le chercheur d'étincelles, le chercheur d'espérance; José, le maçon bâtisseur de maisons. Tous deux sont tombés dans l'embuscade des fabricants de souffrance, de violence et de mort."

Je rappelle aux autorités leurs obligations: respecter et faire respecter la justice. J'évoque la liste sans fin, terrible, des crimes qui désolent la région et qui sont connus dans le pays et jusqu'à l'étranger, mais qui restent impunis. La logique dans laquelle nous vivons est celle de la terreur, du plus rapide à manier le revolver. La loi qui règne et qui s'impose n'est pas celle du droit mais celle de la force.

Tandis que je parlais, le groupe des personnes venues de la capitale de l'Etat faisait son entrée dans l'église. Mme Geraldina Canuto et Luzia étaient assises entre les deux cercueils ouverts. La mère, tout à côté du corps de Paulo, caressait le visage de son fils mort, en une scène émouvante. L'arrivée de Valdir Ganzer, de Raimundo Marques, de Socorro, de Newton Miranda, de Me Antonio Fonteles et des autres avait provoqué un certain remue-ménage.

Il était plus de 7 H du soir quand nous sommes sortis en direction du cimetière. A peine la moitié de ceux qui étaient dans l'église sont venus à la mise en terre. Près des tombes, avant que les corps soient descendus, il y a eu plusieurs discours. Me Antonio Fonteles était très ému quand il a parlé. Il a rappelé la mort de son frère. Tendru et âpre, il a exigé des autorités de la commune - en citant les noms du maire et du commissaire de police - qu'elles élucident son assassinat. Le maire et quelques autres personnes de la classe moyenne qui étaient venus au cimetière et se tenaient à distance, ont alors quitté les lieux.

Le même soir, une réunion avait lieu au presbytère, organisée par les gens venus de Belém. Un groupe hétérogène y a participé dans la confusion. L'un des présents était en lien étroit avec la police; cela lui avait valu d'être expulsé. Il s'est alors rendu chez le maire pour lui dire qu'il avait été mis en accusation au presbytère. Le climat commençait à chauffer.

Valdir et Raimundo sont restés pour coucher. On a pu parler plus tranquillement.

Hier, nous nous sommes levés à 5 H 30. Valdir et Raimundo sont partis pour Xinguará. Les avionnettes, affrétées par le gouvernement de l'Etat, ont décollé de Xinguará en ramenant tout le groupe, ainsi qu'Orlando pour des soins à Belém.

#### Même jour, 25 avril 1990

A São Paulo, après l'escale d'hier à Brasília pour parler avec le ministre de la justice et le procureur de la République, je mange au restaurant Degas du musée d'art de São Paulo avec des journalistes: Luc Banderet, suisse, douze ans de Brésil; Jan Rocha, anglais, vingt-deux ans ici; et Ricardo Kotscho, du *Jornal do Brasil*. Il avait écrit un grand et excellent article sur les conflits de la terre pour *Folha de São Paulo* en 1981. La même année il avait fait un livre: "Le massacre des paysans - conflits de la terre dans l'Araguaia-Tocantins", publié au Brésil et en France. Ricardo Kotscho décide de faire une page dans le *Jornal do Brasil* sur le dossier de dénonciation que j'apporte. Ça sortira dimanche prochain (17). On passe ensuite une bonne partie de l'après-midi à son bureau du journal.

---

[17] CF. DIAL D 1506 [NDT].

Samedi 5 mai 1990

En descendant de l'autocar de retour à Rio Maria, je tombe sur Mme Geraldina Canuto, Carlos et Luzia, leur fille Daniela, et Marcial. Ils sont en instance de départ pour Belém. Ils s'enfuient. Ils ont peur d'être tués eux aussi. Ils montent dans l'autocar qui vient de m'amener de Conceição do Araguaia. Ils sont tristes, abattus; en pleurs. Je les regarde partir avec émotion. Ils sont malheureusement devenus prisonniers de la peur, tandis que les assassins de la famille promènent leur suffisance dans les rues de la ville en se moquant des larmes des survivants.

Isaí m'invite à manger chez lui. Senhorinha, la femme de Washington, est là et raconte les coups de téléphone anonymes qu'elle reçoit: "Ils téléphonent à la maison et demandent Washington en disant: "Déjà-Mort" est-il là?"

Effectivement une vague de coups de téléphone anonymes a commencé pour menacer Washington, Carlos et Expedito. Moi aussi, paraît-il, je vais être tué.

### LA LONGUE TRAQUE DES ASSASSINS

Jeudi 10 mai 1990

On appelle de la rue. Je vais ouvrir la porte. Il y a là José Ricardo, frère de Carlos, et un autre homme de petite taille, pas rasé, chapeau de paille, tongs aux pieds. C'est Serafim, le beau-frère d'Orlando.

Je les fais entrer et nous nous asseyons pour causer. José Ricardo me raconte que trois jours après l'assassinat d'Orlando et de Paulo, il est sorti à 8 H 30 de Rio Maria pour aller à Redenção. Il est parti dans une camionnette en compagnie de six policiers de la police civile. Faisaient partie du voyage le commissaire de police de Xinguara et un commissaire de Belém. Ils avaient des soupçons sur un membre de la police civile, un certain Isidoro. Arrivés au commissariat ils le firent appeler. On leur répondit qu'il était en mission. Ils se rendirent chez lui. Il était absent, aux dires de sa femme. Ils retournèrent chez lui vers midi. La femme les fit entrer: il était en train de prendre une douche. Il arriva quelques instants plus tard et les salua. José Ricardo lui fut présenté comme stagiaire. L'homme était de petite taille, fort, le teint basané clair, le cheveu plutôt rare, nez fin et allongé, la quarantaine.

"Il ressemblait à l'un des hommes qui avaient fait irruption à la maison et qui avaient emmené les frères Canuto, explique José Ricardo. Il évitait de me regarder. Je l'ai bien observé pour essayer de l'identifier. Un des commissaires lui dit qu'ils couraient après les assassins et qu'ils avaient besoin d'un coup de main. Isidoro leur répondit qu'il soupçonnait un propriétaire terrien qui avait contracté des tueurs en échange de bois, pour chasser les paysans qui occupaient le domaine Suaçuí. Le domaine est situé près de Redenção. On est allé avec lui jusqu'au commissariat. Pendant que des policiers allaient chercher de l'essence, un de leurs "videurs" est arrivé et s'est mis à bavarder avec les autres. Il ressemblait beaucoup à l'homme à la mitraillette: sa façon de se tenir, sa barbe et sa moustache, et même son parler. Il était grand, 1 m 72, dans les trente-cinq ans, le cheveu noir et la barbe rousse. Ce soir-là j'avais pas vu la couleur car il faisait sombre. J'ai bien écouté sa voix: c'était tout-à-fait ça.

"Dès que j'ai pu, j'ai averti les policiers que je trouvais qu'il était très ressemblant à l'un des bandits. La nuit du crime il portait une casquette. On est ensuite parti en direction du domaine Suaçuí. Après une dizaine de kilomètres en direction de Conceição, on a pris un chemin à gauche sur trois kilomètres. Ils m'ont dit de rester dans la voiture. Ils ont inspecté l'endroit et pris un vacher. L'homme leur

a déclaré qu'il ne travaillait là que depuis quelques jours et qu'il ne savait rien. Ils sont allés inspecter sa case mais sans résultat.

"Le lendemain on est allé chez le "videur" de la police, dans le voisinage du commissariat. On a bavardé un petit peu. Ils m'ont ensuite demandé si c'était bien l'homme que je pensais. Je leur ai dit qu'il en avait l'allure, qu'ils devaient prendre des photos des deux suspects pour les montrer à Orlando. Ensuite ils m'ont emmené au poste de la police militaire. Ils m'ont montré plusieurs soldats, mais je n'en ai pas reconnu un seul."

Je demande à Sérafim s'il sait qui a participé aux réunions qui ont précédé l'assassinat de son beau-père João Canuto...

Lundi 21 mai 1990

Je suis en train de parler avec Mme Francisca quand arrive un homme fort au teint basané clair. Il se présente comme agent de police. Il déclare s'appeler Augusto Silva. Il est venu pour assurer la sécurité d'Exedito, m'explique-t-il.

Il veut savoir si je suis menacé, si j'ai des informations précises. Il affirme avoir entendu dire en ville que j'étais menacé de mort:

- On dit que vous parlez beaucoup des questions de terres à l'église.

- Je suis très prudent car je connais bien la ville où je me trouve. Non, je ne parle pas tellement des questions de terres. Et quand j'en parle je n'appelle pas chat un chat. Je n'ai guère confiance dans l'action de la police et je n'ai aucune raison de la croire. Je suis allé chez le ministre de la justice Bernardo Cabral qui m'a accordé une longue audience (18). Il avait promis une protection policière à Carlos et à Exedito. On n'a toujours pas vu arriver cette protection. Avant de quitter Belém, Exedito est allé à la police fédérale. On lui a confirmé qu'un ordre était effectivement arrivé pour la protection des deux syndicalistes, mais que les effectifs manquaient. Voilà bientôt un mois que le ministre m'en a fait la promesse, et toujours rien! Exedito se rend alors au secrétariat d'Etat à la sécurité publique qui lui dépêche un seul homme pour sa protection. Qu'est-ce que c'est que cette sécurité-là? Le président du syndicat peut être assassiné aujourd'hui, à l'instant même. Il peut être tué chez lui, pendant que vous êtes là à bavarder avec moi. Vous n'êtes pas toujours près de lui. La preuve.

- Eh oui, me répond-il, j'ai été envoyé tout seul. J'ai offert d'aller dormir chez lui mais sa maison n'est pas pratique. Elle est trop petite et il y a beaucoup de monde. Exedito en convient lui-même.

Je clos la conversation en déclarant au policier: "Je ne vais plus demander à ceux qui ont des choses à dire de les faire savoir. Quelles garanties auraient-ils? De quelle protection jouiraient-ils? Au moment de la commission d'enquête parlementaire à l'assemblée législative de l'Etat, sous la présidence du député Paulo Fonteles, j'ai moi-même présenté une longue liste des travailleurs ruraux assassinés dans le sud du Pará et la liste des coupables présumés. Jusqu'à aujourd'hui aucune action n'a été entreprise pour ralentir cette spirale de la violence. Paulo Fonteles, président de la commission d'enquête parlementaire, a été assassiné. João Canuto, qui y avait fait une déposition, a été assassiné lui aussi. La liste des morts nous l'avons donnée à des commissaires de police, à des procureurs, à des juges, à des ministres... Je l'ai même publiée dans le livre 'La justice du loup'. Rien en réponse, malheureusement. Pas un geste du gouvernement."

Dimanche 27 mai 1990

J'ai malheureusement manqué la retraite spirituelle du diocèse à cause des problèmes de Rio Maria. Le climat d'insécurité qui règne dans la ville est tel qu'il vaut

[18] Le 24 avril 1990. Cf. plus haut à la date du 25 avril (NdT).

mieux pour moi ne pas prendre la route. Je reste avec les paroissiens pour un autre genre de retraite, une retraite faite de tensions et de conflits.

### Vendredi 1er juin 1990

Je reçois la visite de João Martins: "Ma femme, m'explique-t-il, a pris l'autocar à Belém le 29 mai et elle est arrivée hier à Rio Maria. Elle m'a raconté qu'il y avait quatre hommes dans le car. Ils parlaient de Brás qui a été tué, des fils de João Canuto, et aussi de João Canuto lui-même. Ils disaient qu'il y aurait encore des gens de descendus. L'un des hommes, assez âgé, grand, cheveux blancs, yeux bleus, déclarait qu'il n'aimait pas voyager en autocar: il avait une voiture mais il avait pas pu s'en servir. Deux autres avaient le teint basané, moins de la vingtaine; ils étaient maigres et de taille moyenne. Le quatrième, teint rougeâtre, gros nez, avait la quarantaine. Ils sont descendus à Marabá. Un des jeunes avait dit qu'il fallait tuer les communistes. Tous les communistes. Mais seulement après les élections."

### Même jour

Un homme armé a recherché Orlando à l'hôpital de Belém. C'était le 28 mai dernier. Mais Orlando avait reçu l'autorisation de quitter l'hôpital. Quel aplomb!

### Samedi 2 juin 1990

Sérafim m'appelle au téléphone. Lui et sa femme Aparecida vont bien. Ils voulaient avoir des nouvelles de la famille du côté Canuto.

Un peu plus tard, coup de téléphone de Luzia, justement. Elle me raconte que Carlos, son mari, est parti le 24 mai pour chercher de l'or. Elle me parle du tueur qui a recherché Orlando à l'hôpital. La famille Canuto est partie se cacher ailleurs.

### Mardi 12 juin 1990

Coup de téléphone de Belém. C'est Expedito et Orlando qui veulent me parler. Je suis content d'entendre la voix d'Orlando. Je le lui dis.

- Ricardo, m'explique-t-il, l'enquête est bien emmanchée. Je crois que tout va être tiré au clair. Dommage qu'on puisse pas en parler au téléphone.

- Comment vas-tu, Orlando?

- Bien. On m'enlève le plâtre le 21. Le bras me fait passablement mal. Mais il paraît que c'est normal. La main va bien. J'ai vu les séminaristes et ceux de la Commission pastorale de la terre. J'ai été à une réunion où on a parlé des grands domaines. C'était à l'Institut de pastorale de Belém.

Je profite de l'occasion pour lui demander des précisions sur l'enlèvement des trois frères:

- Orlando, quand nous nous sommes vus à l'hôpital de Xinguara nous avons bavardé rapidement. Je voudrais te demander une chose: as-tu eu peur au moment de ta séquestration?

- Non. Non, j'ai pas eu peur. J'étais plutôt furieux. J'ai pas tremblé. J'ai rien demandé. Ni mes jeunes frères non plus. C'est comme si on avaient été prêts à ça. Mais j'ai jamais accepté la mort. C'est pour ça que je me suis senti très proche de Dieu et que je lui ai demandé de m'aider.

- Pourquoi n'as-tu pas essayé de te sauver avant?

- J'ai pas essayé parce que je voulais pas me tailler tout seul. C'est au moment des coups de feu que j'ai cherché à m'enfuir. Ils ont tiré sur moi et en même temps, je pense, sur mes deux frères. C'est à ce moment-là que je me suis lancé tête en avant contre les deux tueurs en face de moi. La dernière fois que j'ai vu mes frères c'est quand ils étaient attachés l'un à l'autre à côté de la voiture.

Après qu'Orlando m'ait raconté une nouvelle fois les détails de sa fuite, je lui donne des nouvelles d'ici et nous nous quittons au téléphone.

Antonio, qui avait emmené la Toyota à Marabá pour un contrôle du parallélisme des roues, nous rapporte des nouvelles de la Commission pastorale de la terre. Il nous apprend que le 2 de ce mois à 19 H, Sebastião Francisco da Silva - marié, trois enfants, délégué syndical pendant deux ans et actuellement suppléant à la direction du syndicat des travailleurs ruraux - a été abattu à coups de feu par deux tueurs venus dans une Volkswagen Gol. Il faisait partie d'un groupe de quarante-huit familles de paysans installés dans un secteur appelé Dourada.

Etranges coïncidences! Dans la nuit du 29 au 30 la femme de João Martins voyage en car avec quatre hommes d'allure suspecte qui habitent Marabá; le 2 juin on assassine Sebastião Francisco da Silva; et le 3, des inconnus rôdent en voiture près de chez Expedito en posant des questions aux gens.

### Dimanche 17 juin 1990

Je reçois des informations sur un homme qui s'est sauvé du domaine Jandaia.

Mauro - c'est le nom de cet homme - affirme avoir été contracté comme vacher et n'être resté dans cette exploitation que deux ou trois mois. L'homme est alerte, bavard, vif d'esprit. Il sait des tas de choses. Il a raconté qu'Aprigio faisait des apparitions dans le domaine Jandaia: Aprigio, c'est un de ceux qui sont impliqués dans l'arrestation de Carlos et d'Orlando (19).

Mauro était en train de traire les vaches quand Aprigio s'est approché de lui pour vérifier s'il était armé. En effet un péon avait averti Aprigio qu'il allait être descendu. Mauro était bon tireur et il était aussi le frère d'un des paysans en conflit de terre avec le domaine Jandaia. C'est pour ça que les tueurs qui travaillaient pour ce domaine étaient préoccupés.

Le vacher avait beaucoup écouté autour de lui, il en savait trop et il n'avait pas la confiance du groupe. C'est pour ça qu'il s'était sauvé.

La police avait de toute façon prévu de se rendre dans ce domaine sur lequel pesaient des soupçons: les assassins des frères s'y trouvaient peut-être. Mauro le vacher avait servi d'indicateur aux policiers. Il leur avait expliqué que l'idéal était d'arriver à 5 H du matin. Les policiers sont en fait venus à 3 H de l'après-midi mais ils ont mal coordonné leur entrée dans la propriété par devant et par derrière. Trois tueurs à gages ont réussi à se sauver: "Oiseau noir", Aprigio et Pedro Paraná. Parmi les autres arrêtés par la police, Orlando n'en a reconnu aucun comme ayant participé à son enlèvement et à celui de ses deux frères. Par contre il en a reconnu un comme tueur ayant opéré dans le domaine Barreiro Preto...

(Fin provisoire du journal de Ricardo)



---

[19] Cf. plus haut, à la date du 8 juillet 1989 (NdT).

(Copyright DIAL, 1991, pour le texte français -  
Droits de reproduction réservés)

Abonnement annuel: France 365 F - Etranger 410 F - Avion Am.latine 480 F - USA-Canada-Afrique 450 F  
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL  
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441